

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **86 (1998)**

Heft 1418

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jouer un rôle dans la communauté

Les femmes juives revendiquent une formation plus poussée dans les Ecritures. Sans renier la tradition, elles veulent jouer un rôle plus actif dans la communauté

Dans le judaïsme, note Esther Starobinski, les revendications féministes ont pris davantage d'ampleur depuis une vingtaine d'années, aussi bien dans le courant libéral que dans le courant traditionaliste. Même chez les juifs orthodoxes, les femmes cherchent à se resituer dans la tradition judaïque. Ce qui les réunit toutes, c'est leur volonté de recevoir une formation plus poussée dans les textes qui ont façonné la pensée juive à travers les siècles. Sur le même plan que les hommes, dont l'étude permanente est un élément essentiel de leur existence. Chargée de cours à l'Université de Genève à la Faculté des lettres, Esther Starobinski s'est spécialisée dans l'histoire de la pensée juive. Fille d'un grand rabbin, elle a été plongée dès l'enfance dans une atmosphère de débats studieux et passionnés.

Vie réglée

La tradition judaïque assigne aux femmes, depuis l'Antiquité, un rôle défini dans les moindres détails. Les jeunes filles suivent une préparation à la vie religieuse, dont la Bar-mitzvah, à l'âge de douze ans, marque l'entrée dans la vie adulte. Elles poursuivront leur formation au-delà de cette fête pour se préparer à exercer leur rôle de gardienne du foyer, soucieuse de préserver l'harmonie de la famille. Il appartient, par exemple, à la mère de famille d'allumer les bougies du Shabbat, de préparer les repas selon les règles alimentaires, d'assumer l'organisation des fêtes juives qui se succèdent tout au long de l'année.

Or, dès la fin du XIX^e siècle, et avec encore plus d'ampleur depuis une vingtaine d'années, des femmes aspirent à jouer un rôle dans la cité. Sans forcément renier la tradition. Même s'il s'est aussi retrouvé, parmi les intellectuelles juives, des féministes radicales qui voulaient faire table rase de la famille, ce mouvement aujourd'hui s'effrite.



Loi ou coutumes

Les femmes juives entendent, en revanche, jouer un rôle plus actif dans la vie religieuse, que ce soit dans la lecture de la Torah à la synagogue, la direction de la prière, l'accession au rabinat. De même qu'elles aspirent à exercer des fonctions utiles à la communauté. C'est du reste une femme qui préside la communauté israélite italienne.

Dans divers pays – France, Italie, Belgique, Etats-Unis, Israël – des femmes s'interrogent sur les pratiques religieuses, en cherchant à savoir si celles-ci relèvent de la Loi, immuable, ou des coutumes, qui peuvent être remises en question. D'où leur exigence de bénéficier de la même formation approfondie que les hommes dans l'étude des textes fondamentaux. En Suisse, la communauté juive compte entre 18'000 et 19'000 personnes, dont la majorité ne sont pas pratiquantes. La Communauté israélite de Genève (CIG) sert de point de ralliement à tous les courants de pensée, libéral, traditionaliste, orthodoxe, qui cohabitent harmonieusement, chacun suivant les règles de la tradition selon ses convictions individuelles. Quelques femmes ont eu accès au comité de la CIG, elles y ont assumé des responsabilités dans le domaine social. Mais de l'avis d'Esther Starobinski, les temps ne sont pas encore mûrs pour qu'une femme devienne rabbin en Suisse. Il n'en demeure pas moins que, sur le plan international, le débat est lancé, alimenté par une abondante littérature.

Anne-Marie Ley

Elle allume les bougies du Shabbat.
Tiré du livre «Women on the Margins»
par Natalie Zemon Davis

Histoire de planning

«Goliath», un journal bimestriel catholique représentant une des tendances critiques à l'égard du Vatican, consacrait son dossier de l'automne 1997 à la gent féminine: «La nouvelle croisade du pape contre les femmes».

La puissance et la diversification des moyens mis en œuvre par l'Eglise catholique pour imposer ses enseignements concernant le planning familial y étaient dénoncés de manière incisive.

On y découvre, chiffres à l'appui, que les efforts incessants du Vatican pour contrôler la vie sexuelle de la population catholique sont restés lettre morte, provoquant un divorce spectaculaire entre le sommet de l'Eglise catholique et sa base. Au Brésil, où 90% de la population est catholique, «l'avortement est devenu la méthode de contrôle des naissances des femmes pauvres», selon «Goliath». En Pologne, (95% de population catholique), «Malgré l'opposition acharnée des responsables de l'Eglise polonaise, la Pologne a libéralisé cette année [en 1997] ses lois sur l'avortement.»

«Goliath» dévoile enfin la stratégie politique du Vatican dans les grandes réunions internationales (Conférence internationale pour la population et le développement en 1994; IV^e Conférence des Nations Unies pour la femme en 1995, Conférence d'Istanbul en 1996, etc...) où le pape et ses évêques s'efforcent de freiner les progrès du planning familial.

On croit rêver

Enfin, ce dossier relate une rencontre entre le pape et Nafis Sadik, gynécologue pakistanaise, en vue de préparer la Conférence internationale pour le développement et la population, au Caire. Mme Sadik, directrice du Fonds des Nations Unies pour la population, défendait son programme de planification des naissances, intercédant en faveur des femmes qui, par soumission à leur mari, se retrouvent enceintes contre leur gré. «Ne pensez-vous pas, lança Jean-Paul II, que le comportement irresponsable des hommes est provoqué par les femmes?»

Nicole Matthey Kalogiannidis

(Ndlr: une Suissesse est rabbin d'une communauté en Allemagne, Pauline Bebe est rabbin d'une communauté libérale en France et nombre de femmes dirigent des communautés aux Etats-Unis.)

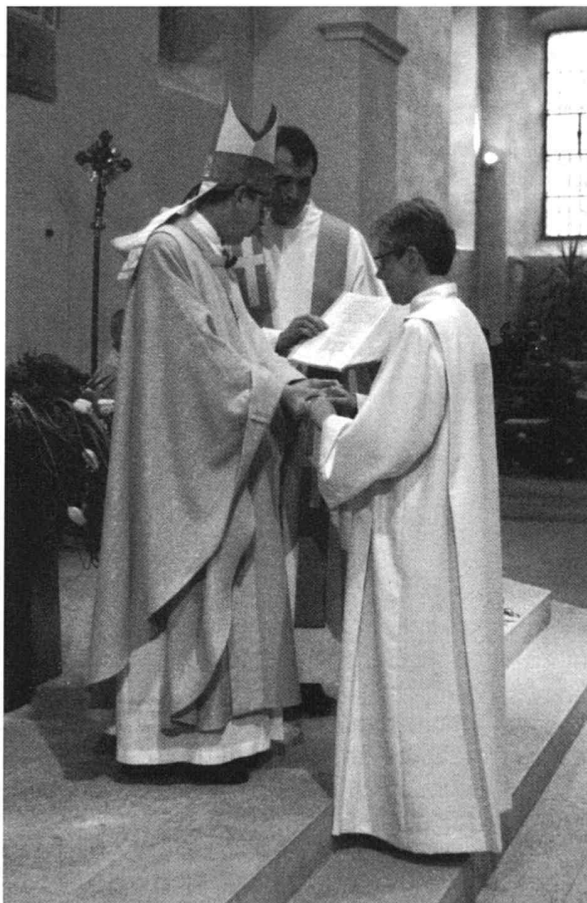
Thérèse Moreau a rencontré Marie-Josèphe Lachat, qui créa et dirigea le premier Bureau de l'égalité de Suisse, celui du Jura. Avant de constater qu'elle ne pouvait plus effectuer correctement son travail et d'en claquer la porte avec véhémence pour entreprendre des études de théologie. Récemment «instituée» dans le diocèse de Bâle, elle explique ce que cette cérémonie signifie, quels droits et quels devoirs elle lui assigne dans l'Eglise catholique:

Un extrait de l'homélie de l'évêque Kurt Koch lors de mon institution me permet de répondre à cette question. Il commentait la rencontre de Marie-Madeleine et de Jésus après sa résurrection dans l'évangile de Jean (Jn. 20,1: 11-18).

«Il nous faut garder constamment à l'esprit que c'est Marie-Madeleine que le Christ ressuscité a envoyée la première apporter la bonne nouvelle de sa résurrection à ses frères. A juste titre, l'Eglise ancienne l'a désignée et honorée comme «apôtre des apôtres». C'est de la même mission, chère Marie-Josèphe, que vous êtes aujourd'hui chargée dans la célébration de l'institution. Cette célébration vous engage d'une manière définitive: vous vous y déclarez prête à assumer un ministère permanent en tant qu'assistante pastorale au service du diocèse de Bâle, prête à investir vos talents et vos charismes pour bâtir une Eglise crédible, une Eglise au service de Dieu et, par là, une Eglise-communauté de frères et de sœurs. Moi aussi, je m'engage, en tant qu'évêque, à vous offrir un champ d'activité pastoral qui corresponde à vos capacités et aux besoins de notre diocèse. C'est en fait une alliance que nous scellons et célébrons aujourd'hui.»

Avec votre expérience de féministe et de militante, que pensez-vous apporter à l'Eglise, aux femmes et aux hommes qui croient, à la hiérarchie catholique?

Mon faire-part d'institution portait, en exergue, une citation de l'épître de Saint Paul aux Galates: «C'est pour la liberté que le Christ nous a libéré-e-s» (Ga. 5:1). Je m'engage en Eglise pour partager et proclamer la Parole de Dieu qui est vraie parole de libération.



Institution de M.-J. Lachat
25 janvier 1998

Je suis féministe parce que je suis chrétienne: mon engagement peut donc signifier aux croyant-e-s à quoi les oblige leur foi, il peut signifier aux femmes et aux hommes de ce temps qu'il vaut encore le coup de s'engager dans cette Eglise. Elle est porteuse et garante d'un superbe message, malgré ses défauts.

Quelle place les femmes peuvent-elles avoir dans une institution qui les ignore, sinon les méprise, en tant que femmes de chair et de sang depuis des siècles?

Même si l'Eglise est conduite par l'Esprit, elle demeure construction humaine et se retrouve entachée des mêmes préjugés que les sociétés civiles... mais elle se soigne!!! L'Eglise prêche la conversion et doit la vivre elle aussi, en particulier en ce qui concerne les femmes. On assiste effectivement à de nombreux questionnements venant d'horizons divers qui débouchent sur une réflexion en profondeur. Les théologien(ne)s féministe(s) ont suscité un mouvement fort et de fond qui, peu à peu, porte des fruits. L'exégèse féministe, par exemple, a montré que les préjugés avaient souvent biaisé les traductions: eh bien, regardez la nou-

velle édition de la Bible de Jérusalem, les critiques féministes ont été prises en compte, et de nombreux passages ont perdu leur tendance misogyne.

Après la fête de l'institution, l'un de vos frères a fait allusion à vos lectures mystiques de jeune fille. Qu'en est-il?

Je n'ai pratiquement jamais lu les mystiques à cette période de ma vie. Au contraire, j'étais très éloignée de cette démarche religieuse là. Je voulais être utile, servir le monde, le changer! L'action m'attirait bien plus que la prière, l'engagement plus que la quête spirituelle. Je lisais plutôt les écrivains chrétiens engagés, qui soutenaient les prêtres ouvriers, le mouvement missionnaire, la prise en compte des pauvres, qui aiguillait le sens de la responsabilité chrétienne. Ce n'est que peu à peu que j'ai compris l'importance de la prière comme fondement de l'action. Elle m'est devenue nécessaire, à tel point que j'emmenais dans mon attaché-case mon livre de Prières des Heures. Je profitais des déplacements, grappillais ici ou là des «temps morts» qui devenaient instants privilégiés, hautement vivants! La prière est mise en relation avec Dieu, et Dieu nous renvoie sans cesse aux autres, la prière est donc mise en relation avec les autres... Ainsi je garde dans ma maigre prière toutes mes amies du terrain de l'égalité!

“J’ai toujours voulu comprendre”

Un petit restaurant dans le quartier de la Jonction, à Genève. Je retrouve Isabelle Graesslé, chemisier blanc et costume vert pistache. Cette brune aux yeux verts est pasteure depuis onze ans.

Signe de la destinée? En posant des questions à ses parents, elle découvre qu'elle a été baptisée par une femme pasteure: «C'était en 1959, à Strasbourg. J'avais quelques jours. J'ai été baptisée à l'hôpital.» Une chose est sûre, la foi d'Isabelle est forte, très personnelle – ses parents ne sont pas particulièrement pieux. Et sa soif de comprendre énorme: «Je me souviens avoir toujours eu des questions théologiques. Le catéchisme se terminait à midi, mais je continuais à discuter avec mon pasteur, à tel point qu'il finissait par me ramener à la maison vers une heure, pour que je ne me fasse pas disputer par mes parents.» Sa foi ne l'a jamais quittée, elle a évolué, s'est épurée, mais elle avoue qu'il est parfois très difficile de faire la part des choses entre la foi et les injustices faites aux femmes dans les Eglises.



Isabelle Graesslé

Engagement à Genève

A Strasbourg, sa ville natale, la jeune femme fait des études de lettres et, à mi-chemin, y ajoute la théologie. Elle étudiera, entre autres, un an à Genève et un an aux USA, avant de passer son doctorat en théologie sur le thème de la rhétorique dans la prédication: «Cela m'a toujours fascinée de comprendre les mécanismes de la communication religieuse.» Ensuite, alors qu'elle se cherche un peu, se demande comment combiner ses envies de pratique pastorale et son besoin de recherche, son professeur lui montre une petite annonce genevoise. Elle envoie son C.V., est convoquée pour un entretien, puis engagée au CPE (Centre protestant d'études) tout en ayant, pendant quatre ans, un ministère à l'aumônerie de l'Université.

Depuis l'automne dernier, Isabelle Graesslé travaille à plein temps au Service de formation d'adultes de l'Eglise protestante de Genève. Elle est ainsi chargée d'organiser des conférences grand public, de penser de nouvelles animations théologiques, d'éditer le «Bulletin du CPE», de coordonner une équipe. Elle participe en outre à des débats télévisés et, lorsqu'il lui reste du temps, elle continue une recherche théologique plus fondamentale.

Elle est également chargée du cours sur les religions dans le cadre du DES Etudes femmes - Etudes genres à l'Université de Genève. L'une des conclusions de ce cours amène la théologienne à constater le rapport ambigu que les religions entretiennent avec les femmes. Depuis toujours, les hommes leur concèdent un lien direct avec la divinité tout en gardant, eux, le pouvoir institutionnel. Du coup, on peut se demander si ce lien direct, et en quelque sorte privilégié, des femmes avec la transcendance est inné ou acquis.

«Mon plus beau souvenir»

Quant à la théologie féministe, elle est trop axée sur la spécificité féminine des rites pour satisfaire cette féministe, qui revendique plutôt les capacités des femmes à agir dans tous les domaines: «Des femmes professeuses de théologie ont prouvé leurs capacités. Les femmes arrivent aussi à gérer une paroisse. Voyez cette évêque autrichienne qui réussit en politique.» Et pour le passé,

Isabelle Graesslé évoque les femmes de pasteurs français, qui, pendant la Première Guerre mondiale, ont remplacé leur mari dans de nombreuses tâches pastorales (enseignement, entraide et même parfois célébrations). Elles avaient ainsi préparé le terrain pour l'ordination des femmes. Même si, paradoxalement, l'Eglise protestante française apparaît aujourd'hui comme très peu concernée par la question des femmes.

Très engagée dans le programme de la Décennie des Eglises solidaires des femmes du COE (voir pp.8-9), Isabelle a effectué des visites dans différents pays, dont l'Islande, la Norvège et l'Australie: «Mon plus beau souvenir. J'ai passé un après-midi, assise sur une terre rouge avec des femmes aborigènes protestantes. Elles avaient développé autre chose, une ferveur, des gestes pour les rituels, un retour au divin préchrétien. J'ai aussi rencontré la première pasteure aborigène, qui m'a dit ses difficultés avec les hommes aborigènes.»

«Je ne suis pas pessimiste»

Très impliquée dans la vie protestante genevoise, Isabelle Graesslé a vécu en plein les remous qui ont mené à la diminution des postes de pasteur, avec les déchirements personnels que cela implique: «25% des pasteurs ont été mis à la retraite anticipée, soit à partir de 55 ans, c'est jeune. Une femme qui avait étudié après avoir élevé ses enfants est devenue pasteure sur le tard et a donc exercé son ministère durant un temps limité.» Cela dit, l'Eglise est dans une période de transition et la pasteure dit qu'elle va vers la fin de quelques chose: «Je ne suis pas pessimiste pour autant, mais il faut changer sur le fond, pas seulement sur la forme. Nous ne pouvons plus fonctionner comme avant et les femmes ont un rôle à jouer, notre parole est différente, complémentaire.» En riant, elle avoue que lors de mariages mixtes protestant-catholique, on lui demande de venir pour avoir un homme et une femme pour la bénédiction. Sur ce, elle se lève dans un sourire pour aller donner une conférence dans la banlieue genevoise.

Brigitte Mantilleri

Femmes pasteures: quelle grâce!

Il y a 26 ans (1972), le synode de l'Eglise Evangélique Réformée Vaudoise décidait l'admission des femmes au ministère pastoral.

Tout mouvement historiquement inspiré par l'Esprit bouleverse l'Institution à salut! Aussi l'avènement des femmes au ministère pastoral contribua-t-il, à la fin de ce siècle, (et malgré quelques irréductibles), à libérer l'Institution d'un carcan hiérarchique et d'une interprétation biblique archéologique:

- *Il rend à la femme, dans l'Eglise, sa place et sa valeur complémentaire à celle de l'homme, au cœur de la profession pastorale;*
- *Il ouvre le peuple des chrétiens à des sensibilités différenciées, à des pensées théologiques et éthiques libérées de toute hégémonie cléricale masculine;*
- *Il contribue à ouvrir le dialogue œcuménique à des pistes qui ne soient pas essentiellement romaines;*
- *Il donne à la femme sa pleine dignité, celle que Jésus a, très précisément voulue, lorsque, contre le légalisme de son temps, il a accepté de dialoguer avec des femmes qui ont fini par lui révéler à Lui, homme, sa véritable identité messianique. (Le dialogue avec la Samaritaine et avec Marie-Madeleine);*
- *Il rejoint enfin les racines et la source même de Dieu dont l'esprit, est principalement féminin (Genèse).*

Quelle grâce, au milieu de nous, que de partager le ministère pastoral entre hommes et femmes, dont la vocation humaine, spirituelle, sociale est complémentaiement essentielle!

Lettre de Philippe Gagnebin, pasteur à Vevey



Thérèse d'Avila

Pastoreur aujourd'hui

L'Eglise protestante est à juste titre considérée comme plus libérale à l'égard du rôle des femmes que l'Eglise catholique. Cela signifie-t-il que dans les professions pastorales, les femmes jouissent d'une égalité complète avec les hommes? Oui, si l'on s'en tient à l'égalité formelle, non, si l'on replace les carrières ecclésiastiques féminines dans un contexte plus large. C'est ce que montre l'excellente étude de Martine Haag¹, dont nous publions ici les principaux éléments.

En vingt ans, elles étaient juste une petite centaine en Suisse romande à avoir obtenu leur licence en théologie (1970-1989). Ces six dernières années, elles sont une quarantaine. Si ce phénomène relève pour une part du processus général de féminisation des études pendant cette période, il n'en reste pas moins que l'ouverture du pastorat aux femmes a certainement joué son rôle: Genève en 1967, Neuchâtel en 1971 et Vaud en 1973. A noter en contrechamp que, tant à Genève qu'à Neuchâtel, la licence décernée à des hommes a diminué pendant cette même période.

Temps partiel et état civil

Puisque les femmes ne représentent que 18% du corps pastoral suisse, il va de soi qu'elles sont minoritaires dans tous les types de ministère. Mais elles sont proportionnellement nettement plus nombreuses à exercer des emplois à temps partiel, lesquels constituent un peu moins d'un cinquième de l'ensemble des ministères proposés par les Eglises. Dans les emplois à plein temps, la proportion de femmes est de 12%, alors qu'elle atteint 40% dans les emplois à temps partiel. L'Eglise, comme toute autre institution, a ses particularités propres, mais elle est aussi insérée dans la société globale et n'est donc pas à l'abri des mécanismes sociaux généraux qui la régissent. Ainsi, à l'instar de ce que l'on constate partout ailleurs sur le marché du travail, alors que, pour les hommes, l'état civil ne joue pratiquement aucun rôle sur le type de ministère exercé (paroisse ou ministère spécialisé), il en va tout autrement pour les femmes. En moyenne, quasi 90% des pasteurs sont mariés, alors que les femmes mariées n'atteignent pas 60%. Sur l'ensemble des emplois en paroisse à plein temps occupés par des femmes, 51% le sont par des célibataires et 15% par des femmes divorcées. Sur l'ensemble des emplois en paroisse à temps partiel, 82% le sont par des femmes mariées. Quant aux ministères spécialisés et aux aumôneries, on y trouve plus ou moins la même proportion de femmes mariées que de célibataires ou de divorcées, sachant toutefois que les femmes de ces deux dernières catégories sont plus enclines à exercer des ministères à plein temps.

Sans bouleversements

En observant le parcours des trois générations de théologiennes romandes qui se sont succédé ce dernier quart de siècle, Martine Haag analyse avec finesse comment les Eglises, en se focalisant sur l'égalité de principe que représentait l'accès des femmes au pastorat, ont occulté la double contrainte qui s'exerce sur les femmes entre engagements professionnel et familial. Le fait d'admettre que les femmes puissent être consacrées pasteures n'a nullement remis en question les attentes à leur égard, notamment dans la sphère familiale. Aucune mesure spécifique n'a été prise en vue de favoriser leur participation au pouvoir pastoral. Les premières générations de pasteures durent donc aménager le mieux possible la redéfinition de l'identité pastorale dans laquelle était engagée l'Eglise pendant les années 1950-70 et les transformations du rôle social des femmes apparues dès la fin des années 60. Dans ces conditions, les emplois à temps partiel constituèrent souvent un «volant» de manœuvre privilégié. Il permit à un certain nombre de femmes, mariées notamment, de s'insérer sur le marché du travail et de construire une carrière professionnelle, sans pour autant engager les Eglises plus avant sur le terrain sensible de l'égalité.

Martine Chaponnière

1 Pasteur: une profession féminine?

Institut d'éthique sociale de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, Terreaux 10 - 1003 Lausanne, 1997. Etude réalisée dans le cadre du PNR35 du Fonds national, de la recherche scientifique.

Gliki, Marie et Maria-Sibylla

Trois femmes du XVII^e siècle: une juive, une catholique et une protestante qui ont puisé leur énergie dans leur vie spirituelle. Elles ne se sont pas rencontrées, et si cela avait été le cas, elles ne se seraient probablement pas comprises. Et pourtant, elles se ressemblent: même énergie, même besoin de prendre en main leur destin, même besoin de s'exprimer, par l'écriture ou par l'art. De ce qu'on pourrait appeler leurs autobiographies spirituelles, Nathalie Zemon Davis, une érudite professeure à Harvard, a tiré un livre passionnant: «Women on the Margins», Harvard University Press 1995. **Perle Bugnion-Secretan** l'a lu pour nous.

Gliki Bas Judah Leib, dans le ghetto de Hambourg, est l'épouse heureuse d'un riche courtier en métaux précieux et bijoux. Et mère de douze enfants, ce qui ne l'empêche pas de collaborer avec son mari. Elle assume pleinement ses responsabilités de femme juive pour maintenir les traditions et les rites religieux prescrits par le Talmud. Elle est la «femme forte» du dernier chapitre du Livre des Proverbes. Son mari meurt subitement, elle perd plusieurs de ses enfants se remarie pour assurer le patrimoine familial, quitte à s'exiler à Metz. Son second mari fait faillite, ses biens et jusqu'à son douaire sont perdus. C'est alors qu'elle se met à raconter ses expériences, à l'intention de sa descendance. Elle entremêle les faits vécus de contes, de poèmes, de passages des textes sacrés. Ce qui devait être un récit devient un dialogue avec son Dieu, elle lui demande compte des souffrances qu'elle a traversées, bien que sa vie ait été imprégnée de la présence divine. C'est un écho à la fois des psaumes et du Livre de Job. Elle écrit en yiddish, mais son fils transcrit et édite sa *Vie* en allemand, sous le nom de «Glückel von Hameln», elle sera plusieurs fois rééditée.

Marie Guyart est née à Tours dans un milieu des plus modestes, mais elle apprend à lire, à écrire, et assez de latin pour suivre la messe. On est en plein épanouissement du zèle suscité par la contre-réforme catholique. Mariée à dix-sept ans, veuve à dix-huit avec un bébé dans les bras, elle a des visions mystiques. Après deux ans, ne résistant plus à l'appel qu'elle pense que Dieu lui a adressé, elle confie son fils à sa sœur et entre dans l'ordre enseignant des Ursulines. Elle devient Marie de l'Incarnation. Jusqu'au moment où son fils deviendra bénédictin et prêtre, elle lui demandera pardon de l'avoir abandonné. Elle lit, entre autres, les «Relations» qu'envoient en France les jésuites installés au Canada. Sous l'influence de son directeur de conscience, jésuite lui-même, elle obtient bientôt de son ordre l'autorisation de partir pour le Canada avec une autre sœur, et d'y fonder une école pour les enfants des colons français et pour les Indiennes qu'elle espère convertir. A Québec, elles vont s'installer au bord du Saint-Laurent. Le petit couvent de Marie prospère; de deux, les religieuses seront bientôt vingt-deux. Elles respectent la clôture, mais reçoivent des élèves et de nombreux visiteurs. On les appelle les «Saintes-femmes». Sentimentale, confiante, Marie considère comme «chrétien» celles et ceux de ses visiteurs qui s'engagent à renoncer aux rites animistes et à épouser un converti. Pour eux, elle traduit quelques prières et compose une «histoire sainte» dans les deux principales langues des tribus indiennes. Elle espère que les convertis iront à leur tour convertir leur tribu. Les jésuites voisins sont plus sévères et ne reconnaissent pas à Marie un vrai rôle de missionnaire. Elle meurt après trente-trois ans d'une vie harassante. Chaque courrier pour la France emportait de nombreuses lettres écrites, notamment à son fils. Elle compose pour finir un récit de sa vie. Son fils le publie. Il fait les mêmes réserves que les jésuites sur les conversions d'indiens, ce qui n'empêche pas les textes de Marie de se répandre dans l'ordre des Ursulines, et même au-delà.

Maria-Sibylla Merian ajoutera un prénom illustre au nom déjà bien connu dans toute l'Europe des artistes Merian de Francfort. Elle apprend le métier de peintre et de graveur avec son père. Mais toute jeune, elle découvre la vie des vers à soie et sa vocation d'entomologiste s'éveille devant leur métamorphose. Sur ses déjà célèbres peintures de plantes et de fleurs, elle va dès lors faire figurer larves, chrysalides, chenilles, papillons, mêlant l'observation scientifique et l'esthétique. Mariée à un peintre, mère de deux filles, luthérienne, elle se lie à un groupe piétiste de Francfort, puis quitte son mari pour rallier avec sa mère et ses filles la «communauté des élus» que Labadie a formé dans la Frise hollandaise. Elle divorce.

Après quatre ans, elle ne peut plus supporter cette secte fermée et hiérarchisée. Elle rejoint à Amsterdam un milieu de peintres et de scientifiques qui vont l'aider à entreprendre, à cinquante ans, un voyage au Surinam. Accompagnée de sa fille cadette, elle explore à la recherche des plantes et des insectes, la forêt tropicale et les cultures des colons hollandais. Elle récolte des spécimens qu'elle vendra au retour, mais les peint immédiatement sur vélin. Rentrée à Amsterdam, ses planches, gravées et éditées par elle, seront très recherchées, malgré leur prix. Pierre le Grand en achète une collection, que le Musée de l'Hermitage a récemment reproduite en fac-similé. C'est dans les préfaces de ses éditions qu'on devine sa recherche vers la transcendance: la science et la beauté conjuguées grâce à l'art.

(pbs)



Internet fourmille de sites sur les femmes dans l'islam, à condition que l'anglais ne représente pas un obstacle! On trouve sur Internet un nombre étonnamment élevé de sites qui se présentent sous le nom de Women in Islam (aucun site n'est répertorié sous le nom de Men in Islam).

Ce qui surprend, c'est que beaucoup de ces sites anglophones ne s'adressent pas prioritairement aux musulmanes: cherchant à améliorer la mauvaise image que l'Occident se fait du statut des femmes dans l'islam, ils s'adressent surtout à un public non musulman.

http://www.bev.net/community/sedki/wmn_islm.txt

Mais puisqu'Internet se fait également l'écho des sites qui critiquent et qui dénoncent le statut des femmes dans l'islam, l'équilibre est plus que rétabli.

http://www.is.rhodes.edu/Modus_Vivendi/Hardwick.html

Les sites les plus intéressants – et les moins intéressés – au sujet des musulmanes se situent, à mon avis, entre ces deux tendances: ce ne sont pas des sites sur, mais des sites pour les femmes dans l'islam. D'une approche moins théorique et ne se souciant pas particulièrement de leur image, ces sites reflètent la multitude des intérêts des musulmanes, dont témoignent les liens proposés par la Muslim Women's Homepage: <http://www.albany.edu/~ha4934/sisters.html>

Entre parenthèses, l'Association culturelle des femmes musulmanes de Suisse, l'ACFMS, dispose d'un site Internet, qui est d'ailleurs le seul répertorié en Suisse à ce sujet! Ce site fonctionne surtout comme un agenda de l'association.

<http://www.muslims.net/ACFMS/index.html>

Mariette Beyeler
(Dossier, voir aussi en page 24.)